

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

LE FANTASQUE.

Revue Critique et Littéraire

DES HOMMES ET DES CHOSES.

JE N'OBEIS NI NE COMMANDE A PERSONNE, JE VAIS OU JE VEUX, JE FAIS CE QUI ME PLAÎT,
JE VIS COMME JE PEUX ET JE MEURS QUAND IL ME FAUT.

Vol. 7.]

QUEBEC, 3 FÉVRIER 1849.

[No. 26.

LITTÉRATURE.

LE PASSAGE DE LA MER ROUGE.

(Suite et fin.)

Quelques pages copiées dans le *brouillard* de la tenue de livres de Médiçis pourroient, mieux que toutes les explications les plus détaillées, donner une idée de l'universalité de son commerce.

20 mars 184..

—Vendu à M. L. . . . , antiquaire, le compas dont Archimède s'est servi pendant le siège de Syracuse, 75 fr.

—Acheté à M. V. . . . , journaliste, les œuvres complètes, non coupées, de M. . . . , membre de l'Académie, 10 fr.

—Vendu au même, un article de critique sur les œuvres complètes de M. . . . , membre de l'Académie, 30 fr.

—Vendu à M. . . . , membre de l'Académie, un feuilleton de 12 colonnes sur ses œuvres complètes, 50 fr.

—Acheté à M. R. . . . , homme de lettres, une appréciation critique sur les œuvres complètes de M. . . . , membre de l'Académie, 10 fr.; plus, 50 livres de charbon de terre et 2 kilos de café.

—Vendu à M. . . . un vase en porcelaine ayant appartenu à Mme Dubarry, 18 fr.

—Acheté à la petite D. . . . ses cheveux, 15 fr.

—Acheté à M. B. . . . , un lot d'articles de mœurs, et les trois dernières fantes d'orthographe faites par M. le préfet de la Seine, 6 fr.; plus, une paire de souliers napolitains.

—Vendu à Mlle O. . . . , une chevelure blonde, 20 fr.

—Acheté à M. M. . . . , peintre d'histoire, une série de dessins gais, 25 fr.

—Indiqué à M. Ferdinand, l'heure à laquelle Mme la baronne R. de P. . . . va à la messe.—Au même, loué pour une journée le petit entresol du faubourg Montmartre, le tout, 30 fr.

—Vendu à M. Isidore, son portrait en Apollon, 30 fr.

—Vendu à Mlle R. . . . , une paire de homards et six paires de gants, 36 fr. (Reçu 2 fr. 75.)

—A la même, procuré un crédit de six mois chez Mme . . . , modiste. (Prix à débattre.)

—Procuré à Mme . . . , modiste, la clientèle de Mlle . . .

- Acheté à M. R. . . . , homme de lettres, une créance de 120 fr. sur le journal . . . , actuellement en liquidation, 5 fr. ; plus, 2 livres de tabac de Moravie.
- Vendu à M. Ferdinand, deux lettres d'amour, 12 fr.
- Acheté à M. J. . . . , peintre, le portrait de M. Isidore, en Apollon, 6 fr.
- Acheté à M. . . . , 75 kilos de son ouvrage intitulé : *Des Révolutions sous-marines*, 15 fr.
- Loué à Mme la comtesse de G. . . . , un service de Saxe, 20 fr.
- Acheté à M. . . . , journaliste, 52 lignes dans son *Courrier de Paris*, 150 fr. ; plus, une garniture de cheminée.
- Vendu à MM. G. . . . et Cie., 52 lignes dans le *Courrier de Paris* de M. . . . , 300 fr. ; plus, deux garnitures de cheminée.
- A Mlle S. . . . G. . . . , loué un lit et un coupé pour un jour (néant). (Voir le compte de Mlle S. . . . G. . . . , grand-sire, folios 26 et 27.)
- Acheté à M. Gustave C. . . . , un mémoire sur l'industrie linière, 50 fr. ; plus une édition rare des œuvres de Flavius Josèphe.
- A Mlle S. G. . . . , vendu un mobilier moderne, 5,000 fr.
- Pour la même, payé un note chez le pharmacien, 75 fr.
- Id. payé une note chez la crémière, 3 fr. 85 c.
- Etc., etc., etc., etc.

On voit, par ces citations, sur quelle immense échelle s'étendaient les opérations du juif Médicis, qui, malgré les notes un peu illicites de son commerce infiniment éclectique, n'avait jamais été inquiété par personne.

En entrant chez les bohèmes, avec cet air intelligent qui le distinguait, le Juif avait deviné qu'il arrivait à un moment propice. En effet, les quatre amis se trouvaient en ce moment réunis en conseil, et, sous la présidence d'un appétit féroce, dissertaient la grave question du *pain et de la viande*. C'était un dimanche ! de la fin d'un mois. Jour fatal et quatrième sinistre.

L'entrée de Médicis fut donc acclamée par un joyeux chorus, car on savait que le Juif était trop avare de son temps pour le dépenser en visites de politesses : aussi sa présence annonçait-elle toujours une affaire à traiter.

— Bonsoir, messieurs, dit le Juif, comment vous va ?

— Colline, dit Rodolphe couché sur son lit et engourdi dans les douceurs de la ligne horizontale, exerce les devoirs de l'hospitalité, offre une chaise à notre hôte— Je vous salue en Abraham, ajouta le poète.

Colline alla prendre un fauteuil qui avait l'élasticité du bronze, et l'avança près du Juif en lui disant avec une voix hospitalière :

— Supposez un instant que vous êtes Cinna, et prenez ce siège.

Médicis se laissa tomber dans le fauteuil et allait se plaindre de sa dureté, lorsqu'il se ressouvint que lui-même l'avait jadis changé avec Colline contre une profession de foi vendue à un député, qui n'avait pas la corde de l'improvisation.— En s'asseyant, les poches du Juif résonnèrent d'un bruit argentin et cette mélodieuse symphonie jeta les quatre bohèmes dans une rêverie pleine de douceurs.

— Voyons la chanson maintenant, dit Rodolphe tout bas à Marcel, l'accompagnement paraît joli.

— M. Marcel, fit Médicis, je viens simplement faire votre fortune.— C'est-à-dire que je viens vous offrir une occasion superbe d'entrer dans le monde artistique. L'art, voyez-vous bien, M. Marcel, est un chemin aride dont la gloire est l'oasis.

— Père Médicis, dit Marcel sur les charbons de l'impatience, au nom de 50 pour cent, votre patron vénéré, soyez bref.

— Oui, dit Colline, bref ainsi que le roi Pepin qui était un sire concis comme vous ; car vous devez l'être circoncis, fils d'Israël.

Ouh ! ouh ! ouh ! firent les bohèmes en regardant si le sol ne s'entrouvait pas pour engloutir le philosophe.

Mais Colline ne fut pas encore englouti cette fois.

— Voici l'affaire, reprit Médicis : un riche amateur formant un ; galerie destinée-

à faire le tour de l'Europe, m'a chargé de lui procurer une série d'œuvres remarquables. Je viens d'examiner vos entrées dans ce Musée.—En un mot, je viens pour acheter votre *Passage de la Mer Rouge*.

—Comptant, fit Marcel.

—Comptant, répondit le Juif en faisant jouer l'orchestre de ses goussets.

—L'es-tu content, dit Colline.

—Décidément, fit Rodolphe furieux, il faudra se procurer une poire d'angoisse pour fermer le soupirail à sottise de ce gueux-là.

—Brigand, ne vois-tu pas qu'il cause d'écus? Il n'y a donc rien de sacré pour toi, athée!

Colline monta sur un meuble, et prit la pose d'Harpocrate, dieu du silence.

—Continuez, Médicis, dit Marcel en montrant son tableau. Je veux vous laisser l'honneur de fixer vous-même le prix de cette œuvre qui n'en a pas.

Le Juif posa sur la table 50 écus en bel argent neuf.

—Après, dit Marcel, c'est l'avant-garde.

—Monsieur Marcel, dit Médicis, vous savez bien que mon premier mot est toujours mon dernier.—Je n'ajouterais rien; réfléchissez. 50 écus, cela fait 150 fr. C'est une somme, ça!

—Une faible somme, reprit l'artiste; rien que dans la robe de mon Pharaon, il y a pour 50 écus de cobalt. Payez-moi au moins la façon, égalisez les piles, arrondissez le chiffre, et je vous appellerai Léon X, Léon X bis.

—Voici mon dernier mot, reprit Médicis, je n'ajoute pas un sou de plus, mais j'offre à dîner à tout le monde, vins variés à discrétion, et au dessert je paie en or.

—Personne ne dit mot? hurla Colline en frappant trois coups de poing sur la table.—Adjugé.

—Allons, dit Marcel, convenu.

—Je serai prendre le tableau demain, fit le Juif. Partons, messieurs, le couvert est mis.

Les quatre amis descendirent l'escalier en chantant le chœur des *Huguenots*: *A table, à table.*

Médicis traita les bohèmes d'une façon tout-à-fait magnifique. Il leur offrit une foule de choses qui jusque-là étaient restées pour eux complètement inédites. Ce fut à compter de ce dîner que le bomard cessa d'être un mythe pour Schauvard, et il contracta dès lors pour cet amphibie une passion qui va jusqu'au délire.

Les quatre amis quittèrent ce splendide festin irres comme un jour de vendange. Cette ivresse faillit même avoir des suites déplorables pour Marcel, qui en passant devant la boutique de son tailleur, à deux heures du matin, voulait absolument éveiller son créancier pour lui donner en à-compte les 150 francs qu'il venait de recevoir.—Une joueur de raison qui veillait encore dans l'esprit de Colline, retint l'artiste au bord de ce précipice.

Huit jours après ce festival, Marcel apprit dans quelle galerie son tableau avait pris place. En passant dans le faubourg Saint-Honoré, il s'arrêta au milieu d'un groupe qui paraissait regarder curieusement la pose d'une enseigne au-dessus d'une boutique.—Cette enseigne n'était autre que le tableau de Marcel, vendu par Médicis à un marchand de comestibles. Seulement, le *Passage de la Mer Rouge* avait encore subi une modification, et portait un nouveau titre. On y avait ajouté un bateau à vapeur, et il s'appelait: *Au port de Marseille*. Une ovation flatteuse s'était élevée parmi les curieux, quand on avait découvert le tableau. Aussi, Marcel se retourna-t-il ravi de ce triomphe, et murmura: *La voix du peuple, c'est la voix de Dieu.*



LE FANTASQUE.

QUÉBEC, 3 FÉVRIER 1849.

LE DISCOURS DU TRÔNE RÉDUIT À SA PLUS SIMPLE
EXPRESSION.

La parole a été donnée aux diplomates
pour déguiser leur pensée. — TALLEYRAND.

Le gouverneur-général s'est rendu au conseil législatif, jeudi le 18 janvier, accompagné d'une foule de gens d'armée de toutes les couleurs d'habits, garnis de forêts de plumes de coq (pas d'Inde) et d'une foule non moins considérable d'officiers qu'on appelle *civils* mais qui ne le sont souvent pas plus que les militaires. Entouré d'un cortège aussi imposant, il n'est pas surprenant qu'un gouverneur-général qui reçoit plus de cent cinquante mille francs ait voulu en imposer, ce qu'il a fait par un discours qu'on peut traduire comme suit :

Honorables radoteurs du Conseil Législatif, et Messieurs les badauds, les bavards, les aigrefins et ventrus, de la Chambre d'Assemblée : —

Le peuple du Canada a été tranquille comme un Baptiste qu'il est pendant la vacance du Parlement, mais à présent que vous, ses représentants, êtes réunis j'espère bien qu'il n'en sera plus ainsi et que vous allez vous peigner, vous déchirer à belles dents, car si vous étiez tous amis, si vous n'aviez qu'une seule opinion honnête et fermée il y a long-temps que je serais congédié et que vous seriez indépendants. Les habitants de cette province n'ont pas suivi l'exemple des peuples Européens qui boîscent à qui mieux mieux leurs gouvernements, aussi pour le récompenser de leur sagesse je leur promets que le crédit public se rétablit d'une manière visible. Il n'y a pas le sou dans le coffre excepté pour mon usage particulier et celui de mes ministres, mais nous émettons des assignats déguisés sous le joli nom de *débetures* et ceux qui les prennent ne perdent pas plus de vingt pour cent. Du reste à présent nous n'avons plus rien à craindre, car si par hasard le pays venait à se ruiner il en serait quitte pour faire un voyage à la Californie où l'on ramasse l'or à pelletées.

J'ai ordre de vous dire que, voyant que les exilés canadiens s'arrangent si bien aux Etats-Unis, qu'ils invitent leurs amis à les rejoindre et voyant aussi que ces derniers ne se le font pas dire deux fois et s'en vont par centaines chercher de l'autre côté des frontières la prospérité que donne la liberté, Sa Majesté la reine, qui s'inquiète fort peu de vous, se propose de leur pardonner le crime d'avoir trop aimé leur patrie et qu'ils peuvent y rentrer sans crainte d'être emprisonnés, inquiétés ni pendus le moins du monde comme par le passé.

Je ne me sens pas de joie à l'heureuse nouvelle que j'ai à vous communiquer. Enfin la justice qui s'est fait attendre bien long-temps afin que vous en puissiez mieux apprécier les bienfaits, va luire à vos yeux. Vous allez enfin jouir d'un avantage inespéré et qui devra vous inspirer pour moi, pour la Grande-Bretagne, pour vos ministres bien-aimés une reconnaissance éternelle. J'espère qu'après la concession que je vais avoir le bonheur de vous annoncer, vous ne demanderez plus rien. Mais vous êtes impatients de connaître la bonne nouvelle. . . . attendez que je tire mon mouchoir pour m'essuyer les yeux car j'en pleure d'émotion et de plaisir. . . . Eh bien voici ce que c'est. Sa Majesté, désespérant de pouvoir vous faire renoncer à votre langue française et voyant que malgré l'acte d'Union vous avez continué à parler français, à traduire même dans cette langue vos lois et tous les documents publics, s'est décidée à vous permettre l'usage de votre

idiome maternel!!!!!! Vous pouvez parler français, ho! ho! quel beaufruit
pâlement!

Je ne vous apprends pas sans doute que nous nous sommes activement occupés depuis long-tems du bureau des postes. Nous avons échangé un nombre excessif de lettres avec le gouvernement britannique et ceux des autres colonies; mais vous savez qu'il faut des cérémonies sans fin pour faire la chose la plus simple lorsqu'il s'agit d'arracher quelque concession de la mère-patrie. Que voulez-vous que j'y fasse? Prenez patience. Avec ça et du tems on va loin.

On me force de vous dire que je suis disposé à croire qu'une augmentation de la représentation pourrait être suivie de grands avantages. Voyez-vous, ça ne me regarde point, mais je crois moi que si vous avez de la peine à vous entendre à quatre-vingt-quatre, vous ne vous entendrez plus du tout à cent cinquante. N'importe, nous n'en ferons pas moins bien nos petites affaires.

La loi des écoles a causé un vif mécontentement, mais les gens des campagnes commencent à s'y habituer; ils ne s'y conforment presque plus; le nombre des écoles a diminué beaucoup, mais nous pourrions passer quelque nouvelle loi qui fera prendre patience. Cela amusera toujours les avocats et s'il y avait moyen de les contenter tous, le reste des affaires du pays serait bientôt réglé.

Il est probable que nous ne touchérons pas à diverses questions brûlantes, de peur de nous brûler. Celle de *King's College* et bien d'autres qu'il est superflu de vous nommer.

On parle d'un chemin de fer d'Halifax à Québec, et les commissaires ont déclaré qu'avec beaucoup d'argent rien n'est impossible à l'homme. Je vous parlerai souvent de ce chemin qui, je l'espère, nous mènera loin.

Messieurs les dignes représentants de l'Assemblée Législative,

Que vous êtes jolis, combien vous êtes beaux; ouvrez donc un peu le bec et laissez tomber le fromage que vous tenez, et je vous inviterai à en manger avec moi. Sûrement que les promesses que je viens de faire valent bien la bagatelle que je vous demande par les comptes publics que vous allez voir sans y comprendre grand' chose.

Honorables radoteurs et insignes bavards,

J'ai vu avec chagrin que les banqueroutes des marchands anglais ont ruiné le commerce canadien. Vous pensez que si vous pouviez choisir vos acheteurs vous ne vous laisseriez pas si facilement attraper; c'est juste. Aussi nous nous occuperons de cela, et je ne doute pas que s'il plaît à Sa Majesté, à ses ministres, à la chambre des communes et à la chambre des lords, vous n'obteniez le rappel des lois de navigation. Quant à moi, je ne tiens pas à voir continuer le monopole, vu que je n'ai pas un seul navire sur l'eau; mais il y a d'autres richards anglais qui en ont et qui désirent les protéger. Après tout, vous n'en risquez rien. Demandez toujours.

Il faut donner tout l'argent qui pourra rester dans le coffre, après que moi et mes ministres nous serons servis, au Haut-Canada; car enfin c'est pour cela que nous avons réuni les deux provinces. C'est à cette condition qu'on permet au Bas-Canada d'avoir des ministres responsables, qu'on permet à ces ministres responsables de se placer, eux et leurs amis. Vous voyez donc qu'il est juste que vous votiez pour le Haut-Canada. Nous avons rendu au Bas-Canada l'usage de la langue française, il est donc équitable de donner de l'argent à l'autre section de la province. A chacun ce qu'il aime.

Ah! à propos, M. l'inspecteur-général, vous parlerez d'un fonds d'amortissement. C'est une chose toute simple. Qui de rien ôte tout, ne peut. Emprunte un qui vaut dix. Qui de dix ôte onze, ne peut. Emprunte encore un qui vaut dix. Qui de dix ôte douze, ne peut. Emprunte... mais non, on ne trouve plus rien à emprunter, parce que crédit est mort; on regarde dans la caisse publique, dont on

aperçoit le fond... C'est ce fond-là qu'on désigne sous le nom d'amortissement, parce que lorsque les ministres d'État le voient, ils sont excessivement *amortis*.

L'an dernier, vous avez passé une loi pour arrêter l'émigration; cette année, il faut passer une loi pour rappeler la précédente. C'est ennuyeux de faire toujours la même chose.

Nous avons besoin d'argent. Voici ce qu'on pourrait faire pour s'en procurer. Il faut un fonds pour l'éducation, personne ne s'opposera à cela. Eh bien! je propose qu'on vende des terres publiques, et que l'argent qui en proviendra soit destiné aux écoles. Mais les écoles ne le dépenseront pas, elles nous le prêteront. Si le tour n'est pas fini, je ne m'y connais pas. En effet, nous faisons d'une pierre deux coups: nous donnons de l'argent à l'éducation, et l'éducation nous le rend. Le peuple du pays ne dira sûrement pas que nous ne faisons rien pour le soulager.

Vous me verrez toujours prêt de la même manière à coopérer avec vous, à raison de huit mille louis courants de cette province, par année, payables en argent réel et non pas en débiteures, pour promouvoir la prospérité morale et matérielle du peuple de ce pays.

Si avec tant d'avantages dont jouit votre pays comme je viens de vous le faire apercevoir, Dieu veut bien lui accorder sa bénédiction alors il pourra dire qu'il ne lui manque rien et je ne doute point que mes ministres ne proposent dans le cours de la session qui commence un bill pour que le nom de notre belle province du Canada soit changé en celui de Cocagne.

Nous avons promis les débats qui ont eu lieu dans le conseil exécutif, lorsque le discours d'ouverture y a été adopté; nous venons remplir notre promesse:

M. Baldwin et Lafontaine.—Voici le projet du discours. Si vous ne l'adoptez pas, nous donnons notre démission.

M. Hincks.—Et moi, je me nomme collecteur de la douane de Québec.

M. M. Leslie, Viger, Taché et Caron.—Mais...

M. Lafontaine.—Pas de mais!

M. Caron.—Mais je ne vois rien pour le district de Québec.

M. Lafontaine.—Quand on n'est pas content, on résigne.

M. M. Taché, Caron, Viger et Leslie.—Allons! plutôt que de mettre la division dans le conseil et dans le pays, nous nous résignons.

Le projet est adopté sans autre discussion.

COLLABORATION

TROP DE MODESTIE!

Ces jours derniers, un de mes amis, membre d'une institution littéraire de cette ville, rencontra le secrétaire de cette institution. Tous deux échangeaient quelques mots, et au moment de se séparer le secrétaire dit à l'autre:

—Tu sais, n'est-ce pas, que l'élection de nos officiers a lieu dans le mois prochain?

—En effet; je n'y pensais pas! Et qui parle-t-on de nommer président cette année?

—On parle de deux candidats.

—Qui sont-ils? Les connais-tu?

Oui, bien sûr! L'un est M..., et l'autre est ton obéissant serviteur; fit le secrétaire en prenant un air majestueux.

— Tu refuseras cette charge sans doute ? fit l'autre.

— Comment ! refuser ? demanda le secrétaire avec dépit.

— Oui ; je pense bien que tu n'iras pas t'opposer à M. . . .

— Je m'opposerai à lui comme à tout autre ; car j'ai des droits *incontestables* à la présidence, répliqua le secrétaire d'un ton d'importance.

— C'est-à-dire que tu te crois supérieur à M. . . . et à tout autre ? Tu es bien modeste !

— Tu prétends donc, toi, que je ne suis pas capable d'être président, que je suis un ignorant, une bête ! demanda le secrétaire fâché.

— Je reconnais que tu sais lire et écrire, puisqu'on t'a nommé secrétaire ; mais sans vouloir *peser tes connaissances*, je soutiens que M. . . . est l'homme qu'il faut pour notre président.

— Et moi, je soutiens que je suis aussi capable que tout autre d'être président, dit le secrétaire avec chaleur.

— Mais, mon cher ami, tu comprends qu'il est de l'honneur, de la gloire d'une institution littéraire d'avoir pour président un homme recommandable et par sa position dans la société et par son mérite personnel, un homme avantageusement connu par ses productions littéraires, et célèbre dans son pays, à l'étranger même. Cette position, ce mérite, ces talents, cette célébrité, on trouve tout cela réuni chez M. . . ., et notre institution se trouvera grandement honorée d'être présidée par un tel homme !

— Comme cela, tu ne me crois pas assez respectable, assez avantageusement connu pour remplir la présidence ? Selon toi, je suis une nullité, un zéro ? Ton opinion m'est flatteuse assurément ! fit avec ironie le secrétaire vivement blessé dans son amour-propre.

— Je ne dis pas cela ; mais je suis d'avis qu'il faut élire pour notre président un homme de quelque réputation littéraire, qui ait quelques notions des arts et des sciences, de l'histoire et de la politique, en un mot un homme qui possède des connaissances générales.

— Je comprends : il faut savoir un peu de tout. Eh bien ! n'ai-je pas suivi un cours complet d'études ? n'ai-je pas étudié l'histoire, la littérature, la géométrie, la chimie, la physique, etc ? Pour la politique, tu sais que je m'en suis assez mêlé pour la comprendre et l'expliquer. Quant à mon nom, il est assez connu sous le rapport littéraire : j'ai écrit plus de *deux mille notices* pour convocation d'assemblées et autres sujets !

— Et c'est là ce que tu appelles ta réputation littéraire ! . . . Mais c'est pour badiner que tu parles ainsi, farceur ! Tu te moques de moi en prenant plaisir à me faire parler : jamais tu n'as eu l'idée de vouloir devenir président de notre institution.

— Je ne badine jamais, moi, et je ne souffrirai pas davantage tes ridicules objections à ma candidature, dictées par l'envie, la jalousie.

— Je ne suis pas jaloux de toi, ni je n'envie la présidence, et je ne veux pas t'offenser en exprimant mon opinion ; mais je soutiens que M. . . . est plus digne que toi de la présidence : voilà tout.

— Fort-bien ! Mais comme ton opinion n'est pas celle de la majorité, je la prends pour ce qu'elle vaut. Bonjour.

Le lendemain je vis mon ami qui, après m'avoir rapporté la conversation qu'on vient de lire, ajouta :

— As-tu jamais vu un plus sot animal ?

Et comme je ne lui répondais rien, il continua :

— Mais il est infiniment stupide ce secrétaire-là ! Se croire digne de la présidence, et vouloir se comparer à M. . . . par sa réputation littéraire, quelle absurdité ! quelle naïve présomption ! Il a écrit, il est vrai, plus de *deux mille notices*, comme il le dit ; mais ce ne sont pas des poésies, je t'en répons. J'ai vu surtout une lettre qu'il a envoyée aux *lecteurs*, et qu'il donne pour un bijou littéraire grand Dieu ! cet écrit ne lui donnera pas le nom d'homme de lettres, bien certainement ! Tu as vu cette lettre ? me demanda mon ami.

— Non, mais on m'en a parlé, répondis-je.

— Je te demande un peu si ce serait un honneur pour nous d'avoir un tel président? Je ne suis qu'une grosse bête, mais je ne voudrais pas qu'il me présidât.

— Il me semble que vous pouvez faire un meilleur choix.

— Mais, mon cher, il n'y a pas l'ombre de parallèle à établir entre M. . . et moi, et c'est insulter un homme d'esprit que de le mettre en lutte avec un être aussi insignifiant!

— Probablement que c'est pour rire que le secrétaire t'a dit qu'il brigait la présidence de l'institution.

— Pas du tout! Je pensais comme toi d'abord, et je le lui ai dit; mais là-dessus il s'est fâché contre moi, et j'ai bien vu qu'il parlait sérieusement.

— Il est bien modeste alors, le jeune homme.

— Pauvre modestie que celle qui lui fait préférer son amour-propre, sa ridicule vanité à l'honneur, à la gloire de l'institution dont il est membre!

— Que veux-tu? Si le jeune homme se croit capable de remplir la charge, c'est son affaire.

— Mais tu comprends qu'il ne suffit pas de se croire capable, il faut l'être réellement. Je n'ai jamais pris notre secrétaire pour un génie, il est vrai; mais je t'assure que je ne le croyais pas aussi sot, aussi ridicule, aussi présomptueux.

— Ce sont ses amis probablement qui le portent là. Mais après tout la majorité des membres décidera de l'élection, n'est-ce pas?

— Il est vrai; mais tu sais que la majorité n'est pas toujours sensée, et notre secrétaire compte un grand nombre d'amis, gens de son esprit, qui le supporteront chaudement, je t'assure.

— Il me semble que M. . . est le plus digne de remplir cette charge, vu qu'il est avantagement connu par tout le Canada, à l'étranger même.

— Si un savant visite notre ville, et qu'on l'introduise au président de notre institution, notre petit secrétaire aujourd'hui, il sera beau de voir celui-ci parler sciences, littérature, beaux-arts, histoire et politique! Quelle opinion, par exemple, ce savant-là ou tout autre étranger aura-t-il d'une institution littéraire, présidée par un tel homme?

— L'opinion, selon moi, ne sera pas bien flatteuse pour les membres.

— Eh bien! notre secrétaire et quelques-uns de ses amis disaient qu'ils étaient, eux, l'âme de l'institution!

— Ma foi! si c'était le cas, on pourrait dire que c'est de l'esprit en cruche.

Mon ami accepta en riant l'expression de ma franchise, qui ne l'a jamais trompé, puis nous nous séparâmes.

ISMAEL.

CONDITIONS:

Ce journal paraît autant que possible tous les samedis. Il est rédigé et publié par un nombre inconnu de collaborateurs. Prix: Sept *chéllins* et demi par année, payable par semestre d'avance. Les annonces sont insérées à part sur un convert, au prix des autres journaux, et vu l'immense circulation qu'a toujours obtenue le *Fantasque* dans toute l'étendue du pays, on ne saurait choisir de meilleur voie de publicité.

Les collaborateurs publieront chacun de leurs articles sous une signature particulière. On n'admet aucune communication non accompagnée du nom de l'auteur.

IMPRIMÉ ET PUBLIÉ, POUR LE COMITÉ DE RÉDACTION,

Par FRÉCHETTE ET FRÈRE, Rue La Montagne N° 13.